1793

LETTRE

DE

M. L'Evêque de Leon

AUX

ECCLESIASTIQUES FRANÇAIS

Réfugiés en Angleterre.



Major Huguet-Latour

A QUEBEC:
De l'Imprimerie de *JEAN NEILSON*,
N° 3 Rue la Montagne.

M,DCC,XCIII,

1793



LETTRE.

Messieurs,

Dépositaire de tous les ſentimens qu'a excités dans vous la généroſité de la Nation Anglaiſe, je n'ai pas attendu, juſqu'à ce jour pour remplir l'honorable commiſſion dont vous m'aviez chargé. Chaque fois que j'ai pu voir ces hommes précieux, par leſquels cette nation ſi magnifique à votre égard, diſpenſe ſes bienfaits, j'ai eſſayé de rendre l'admiration et les tranſports que la reconnoiſſance vous inſpire, et dont vos inſtances me faiſoient un devoir d'être l'interprête.

Je n'ai pu rendre que foiblement ce que mon cœur ſentoit comme le vôtre; et vos nouvelles inſtances m'avertiſſent qu'il faut à votre gratitude un témoignage plus étendu et plus éclatant. Que ne m'eſt-il donné de ſatisfaire plus dignement un ſi juſte déſir? mais à cette impuiſſance que la grandeur du bienfait rendra ſi excuſable, ſouffrez que je ſupplée en épanchant dans votre cœur ces mêmes ſentimens qu'il m'a été ſi doux de vous voir tant de fois dépoſer dans le mien.

C'est avec vous mêmes, Meſſieurs, que je viens m'éntretenir de cet accueil qui vous conſole, de cette protection qui vous raſſure, de ces bienfaits qui vous étonnent. La dette qu'ils vous impoſent,

n'eſt pas de celles que vous puiſſiez acquitter par vos propres moyens; mais la religion vous offre ſes reſſources. Notre Dieu peut ſe charger du bonheur d'un peuple qui fait tant pour le vôtre. La cauſe de nos maux, de notre exil n'eſt-elle pas la ſienne? N'a-t-il pas dit à ſes diſciples qne ceux qui les reçoivent, le reçoivent lui-même, et qu'il prendra ſur lui la récompenſe? Quels ne ſont donc pas vos titres pour appeller ſes bénédictions ſur vos bienfaiteurs?

Ce ne fut point pour les richeſſes de la terre que nous oppoſâmes des obſtacles aux auteurs de nos révolutions; nos ſacrifices étonnerent même ceux qui ſe montroient plus jaloux de l'or du temple: ils ſuffiſoient pour épargner de grands malheurs à nos concitoyens. Si nous fîmes parler nos loix antiques et nos premiers ſermens en faveur du monarque et du gouvernement, ne nous vit-on pas prêts à ſacrifier au bonheur du peuple, nos diſtinctions, nos privilèges et tous nos intérèts perſonnels? mais l'erreur menaça de s'introduire dans le ſanctuaire: nos fortunes, nos vies même furent miſes au prix de l'apoſtaſie et du parjure. Ce fut alors, Meſſieurs, que ſe montrerent votre fermeté et votre conſtance; ce fut alors que les perſécutions, l'exil, et les ſupplices vous trouverent inébranlables dans la loi et les dogmes du Dieu que nous ſervons. Ce ſont ſes prêtres, ſes confeſſeurs, ſes pontiſes, que la Nation Anglaiſe accueille, protége et ſoutient. C'eſt pour la gloire même de ce Dieu que tout nous autoriſe à implorer ſes bontés, ſa puiſſance pour nos inſignes bienfaiteurs.

C'EST auſſi dans cette confiance, que je viens vous inviter à réunir vos vœux, afin que leur concours attire les bénédictions de notre Dieu ſur ce peuple ſi grand, ſi magnifique, qui nous a fait retrouver près de lui ces ſecours, ces douceurs et cette liberté dont une patrie, hélas! plus malheureuſe encore dans ſes égaremens qu'impitoyable dans ſes rigueurs, ne nous permettoit plus de jouir dans ſon ſon ſein.

QU'ILS ſeront et fervens et ſincères ces vœux, ſi leur ardeur égale les ſervices que nous avons reçus! nos malheurs n'avoient point eu d'exemple dans l'hiſtoire des ſiécles; la générosité Anglaiſe a ſurpaſſé pour nous tous les modéles de bienfaiſance que toutes les nations enſemble auroient pu lui offrir.

MAIS pour ſentir tout le prix de ſes bienfaits, ne perdons pas de vue tous les malheurs qui les ont précédés.

NOTRE religion ſainte violée dans ſes principes, nos autels dépouillés, nos temples et tout le patrimoine de l'égliſe livrés à des mains mercenaires, au vol, au brigandage; les vaſes précieux, le ſaint des ſaints profanés par les plus révoltants ſacriléges; au milieu des décrets dériſoires de la plus abſolue liberté des cultes religieux, le culte de nos peres ſeul exclu par le fait de toute protection publique, et le moindre concours à nos auguſtes ſacrifices et à nos catacombes, expoſant les fidèles aux fouets, au glaive des brigands! Quel homme eût

pu ſe perſuader que ce n'étoit encore là que le commencement de nos malheurs? Votre conſtance en triomphoit; vous reſpiriez encore; et votre zêle, votre fidélité, au milieu de ces perſécutions, donnoient un nouveau luſtre à cette religion ſainte dont l'impie avoit juré la ruine. Le tems de ſes fureurs les plus atroces arrive, ſa puiſſance eſt déſormais ſans frein, et il peut ſe montrer impunément féroce. Il a ſçu préparer ſes victimes. Nos freres ſont entaſſés dans les cachots; les temples même du Seigneur ſont transformés en vaſtes priſons pour ſes prêtres; l'univers inſtruit de leur maſſacre frémira longtems de ces horreurs.

Heureux et mille fois heureux, ceux de nos freres dont la conſtance fut alors couronnée! Ils offrirent leur ſang pour leurs bourreaux; dans le ſéjour des ſaints, auprès de l'éternel, ils invoquent aujourd-hui ſa clémence pour leur malheureuſe patrie. Le ciel vous deſtinoit d'autres combats. Vos bourreaux ſembloient s'être laſſés, et les dominateurs du jour crurent vos faire grace en vous banniſſant de votre patrie.

Que votre ſort en ce moment, Meſſieurs, fit naître dans nos cœurs, de troubles, d'inquiétudes! Avant ces grands combats, avant ces proſcriptions qui feront à jamais votre gloire, notre exil avoit dévancé le vôtre, et nous y reſpirions ſur nos propres dangers. Mais qui pouvoit encore nous raſſurer pour vous? Nous vous voïons errans et fugitifs, livrés à tout ce que la détreſſe et l'exil ont de plus rigoureux; nous pouvons vous le dire en face du

du Seigneur, nos propres déſaſtres en ce moment, nous parûrent légers. Nous ne reſſentions plus nos maux auprès des vôtres. Depuis long-tems la nation Anglaiſe avoit acquis des droits ſur notre cœur par ſa conſolante ſenſibilité, et ſur notre gratitude par ſes offres généreuſes; mais nous ne connoiſſions pas encore toute l'étendue de la munificence de ce peuple qui nous avoit accueillis avec tant de bonté. Qu'il ſoit béni ce peuple! Le ciel l'avoit choiſi pour réparer les droits de la nature et de l'humanité outragées. Dans nos tems de puiſſance et de gloire, il diſputa à nos pères, toujours par de ſanglans combats et ſouvent par des victoires, l'empire des deux mers; il nous montre aujourd'hui qu'il eſt des triomphes plus précieux pour lui. Ses ports vous ſont ouverts. Vous n'avez pas à craindre de vous dire étrangers; vous êtes malheureux; à ce titre, il n'eſt plus d'étrangers pour l'Anglais. Il ſera votre frere. Votre multitude vous effraye vous mêmes. L'Anglais la voit ſans s'étonner. Si jamais il s'eſt applaudi de l'immenſité de ſes reſſources, c'eſt en voyant le grand nombre des malheureux qu'il peut ſoulager.

Dans le tems même d'une guerre opiniâtre entre les deux nations, il a ſu étonner l'univers par une ſouſcription publiquement ouverte en faveur des ſoldats, des chevaliers Français dont le ſort des combats a fait ſes priſonniers. Il les avoit vaincus; ils ne ſont plus pour lui que des hommes à conſerver; et ſes captifs, à force de bienfaits, ſe croient déſormais ſes concitoiens. Quel augure pour vous,

Meſ-

Meſſieurs, dans qui il voit à ſecourir, non pas des ennemis vaincus, mais des hommes victimes de leur devoir, de leur conſtance !

Aussi, dès qu'un fatal décret vint lui apprendre quel vaſte champ votre exil ouvre à ſa bienfaiſance, avec quel empreſſement, on le vit ſe porter à ces ſouſcriptions, qui dans ces régions d'humanité, ne tromperent jamais l'eſpoir des malheureux. Alors toutes les fortunes de cette nation puiſſante ſemblerent devenir les vôtres, ou celles des laïcs Français compagnons de nos déſaſtres. Alors ces vaiſſeaux chargés de dépoſer dans cette iſle des milliers d'exilés, purent aller redire à nos perſécuteurs qu'autant ils ajoutoient à l'hiſtoire de la férocité, autant le peuple Anglais ajoutoit à l'hiſtoire de la bienfaiſance; que, s'il étoit chez eux, des comités dont le nom ſeul effraie la nature, il en étoit ici dont le nom l'attendrit, et répare ſa gloire.

Oui, Meſſieurs, Dieu a partagé pour vous, en quelque ſorte, le ſoin de juſtifier ſa parole divine, avec vos nombreux bienfaîteurs. Par eux il peut vous dire, comme à ſes apôtres: *lorſque je vous ai envoyés ſans bâtons, ſans chauſſûres au milieu des nations, avez vous manqué de quelque choſe* * ? Par eux il vous a dit: *Ne vous mettez en peine ni de la main chargée de vous vêtir ni de celle qui doit vous nourrir* †. Qui de vous en effet pourra lui reprocher d'avoir manqué à ſes promeſſes auprès de la nation.

* Luc. c. 22. v. 35.

† Matth. c. 6. v. 25.

nation qui vous accueille? Jusques dans vos infirmités et dans vos maladies, quelles mains bienfaisantes ne se sont pas montrées! Des hommes généreux comme leurs freres, mais plus experts à soulager vos maux, sont accourus auprès de votre lit; et tout le prix de leur science utile, et la plus douce, la seule récompense de leur cœur, a été le plaisir de vous rendre à la vie. Mais pouviez-vous surtout trouver une image plus parfaite des tendres soins de la providence, que dans ce comité si respectable, journellement occupé de vos besoins?

Qu'il soit donc glorifié, qu'il soit béni, ce Dieu qui dans notre détresse, s'est plu à nous montrer une nation entiére, l'instrument de ses bontés! Car, Messieurs, qui de vous, en abordant, d'une terre, partout teinte du sang de ses victimes, dans cette région hospitaliére, n'y a pas rencontré des hommes empressés à l'accuillir, à essuyer ses larmes? qui de vous n'a pas vu celles de la tendresse et de l'humanité couler des yeux de ce peuple sensible, au récit de vos maux?

S'il nous etoit donné de retracer ici tous les traits touchans de bienfaisance dont chacun a été l'objet, quel tableau consolant nous aurions à vous offrir! partout, dans les ports, dans les villes, dans les campagnes, dans les isles, et dans la capitale, tous les citoyens se disputant d'ardeur, pour soulager des colonies d'exilés! partout, cet accueil de la fraternité, des cœurs sensibles, qui semblent recevoir le service plus encore que le rendre! souvent encore cette main qui se cache alors même qu'elle donne

donne le plus, ou qui ſe plaint qu'on lui cache des maux, et qu'on la prive du plaiſir de les ſoulager! et cet empreſſement, ces attentions, cette généroſité, dans toute une nation, dans toutes les claſſes qui la compoſent, dans ces corporations, dans ſes maiſons de ville, dans ſes univerſités, dans ſes collèges, dans les palais des riches, dans les maiſons du citoyen aiſé, juſque dans l'humble habitation du pauvre* ! Quel ſpectacle, Meſſieurs, et quelle gloire pour le peuple qui le donne! Mais

---

* On pourroit citer ici un très grand nombre de ces petites anecdotes qui, toutes, démontrent la ſenſibilité du peuple Anglais, de la partie même de ce peuple la moins riche, la moins aiſée. Qu'il nous ſoit au moins permis de révêler les faits ſuivants.

Quelques prêtres Français s'adreſſoient pour leurs proviſions, à une pauvre marchande de légumes; elle leur donna diverſes fois ce qu'ils vouloient acheter; ces prêtres la voyant obſtinée à refuſer le prix de ſa marchandiſe, craignent d'abuſer d'une pareille libéralité, et vont faire leurs proviſions ailleurs. La bonne marchande ſe déſole, et vient ſe plaindre de ne plus les revoir, parce qu'elle ne vouloit pas recevoir leur argent.

D'autres eccléſiaſtiques Français marchandent des poiſſons; et ſe retirent ſans en avoir pris, parce qu'ils les trouvent trop chers; la marchande court après eux, et les force d'accepter gratuitement ce qu'ils avoient voulu acheter.

Quelques autres demandant leur chemin dans les rues de Londres, ſe voient entourés par des femmes du peuple; cet empreſſement autour d'eux leur inſpire quelque crainte; ces bonnes femmes s'en apperçoivent; toutes s'empreſſant de les raſſurer, leur offrent à l'envi quelques pièces de monnoie. Au premier mouvement de frayeur ſuccèdent les larmes de la réconnaiſſance.

M. l'Ev.

Mais pour nous qui en recueillons les doux fruits, quel motif de consolation et de reconnoissance! que ce sentiment éclate pour des hommes qui savent si bien le mériter!

L'Apôtre des nations, à l'aspect des secours envoyés aux fidèles de Philippes et de Corinthe, s'écrioit dans les transports de sa reconnoissance: Que "les désirs de ces bienfaiteurs généreux soient "remplis par le Dieu que je vous ai prêché; qu'il "répande sur eux les richesses de sa gloire en N. S. "J. C. mon cœur est pénétré de joie à la pensée "de ces hommes qui ont fourni à vos besoins. "C'est moi-même que leurs mains ont relevé dans "vous. Connoissez ces hommes précieux; qu'ils "soient l'objêt de vos prières et des miennes*." Pour

M. l'Ev. de Leon passoit dans la rue avec son grand vicaire; tout-a-coup celui-ci sent quelqu'un qui le presse; il se retourne; c'etoit un porteur de lait, qui lui avoit mis une pièce de monoie dans la main, et continuoit son chemin sans vouloir être reconnu.

Dans la liste des souscripteurs, on a vu le don de 26 guinées par une personne désignée sous le nom de *Misericordia*; cette même personne a fait remettre d'autres dons en mains particulières, et n'a jamais voulu être connue. Tout ce que l'on en sait, c'est que rien n'annonce dans son exterieur un homme aisé; il n'en a pas moins contracté l'obligation de faire parvenir les mêmes sommes, aussitot que les papiers publics en annonceroient le besoin.

Parmi la foule de faits qui se présentent, n'oublions pas les petits enfants de l'école donnant à la souscription l'argent destiné à leurs menus plaisirs, &c. &c. &c. &c.

* Philip. c. 7. v. 18. 1 Corint. c. 16. v. 17.

Pour quelques dons envers ſes freres, ſi tels étoient les vœux du ſaint apôtre, quels ne doivent point être les nôtres, à l'aſpect d'une nation entière concourant avec tant de généroſité à vous ſoulager, vous, colonie ſi nombreuſe de prêtres exilés pour J. C., vous, et ces malheureux freres de tous les ordres que les révolutions de notre patrie ont pouſſés en ſi grand nombre vers cette même contrée?

Des diverſes parties de l'empire, ſi nous portons nos regards ſur le trône, là eſt aſſis un roi, grand déſormais pour nous par ſes bontés, comme il le fut toujours par l'amour de ſon peuple. De ce gouvernement dont il eſt le chef et l'organe, ſont partis les ordres protecteurs qui nous ouvrent ſes ports, nous ſuivent dans l'empire, et font partout veiller la loi pour nous. C'eſt ce roi bienfaiſant, qui des palais même de ſes ancêtres a fait une retraite pour nos freres; c'eſt le cœur de ce prince qui lui a dit pour nous, que les palais des rois ajoutoient à la gloire de leur premiere deſtination, en devenant l'azile des malheureux.

C'est auprès de ce trône, que le même gouvernement, et ſage et prévoyant autant que généreux, s'occupe des moyens de perpétuer des dons qui ſuppléent à ces poſſeſſions mêmes que nous avons perdues dans notre patrie. C'eſt là que la puiſſance Anglaiſe n'a paru embraſſer les deux hémiſphères, que pour étendre ſes généroſités pour nous ſur l'un et l'autre monde. On nous avoit ravi et les champs de l'egliſe, et nos propriétés; dans celle préciſément de ſes colonies, qu'une heureuſe indentité de

culte

culte et de langage rend plus propre à devenir pour nous une ſeconde patrie, l'Angleterre nous offre nos freres antiques à rejoindre, des poſſeſſions à cultiver, et les moyens de les rendre fertiles. Déjà des envoyés de ce gouvernement franchiſſent pour nous le vaſte océan, et vont tout diſpoſer pour préparer et perpétuer ce ſignalé bienfait.

Sur ce trône encore, les cieux ont placé une reine vertueuſe, entourée d'une famille auguſte, dont la protection ſollicite l'hommage de la reconnoiſſance, comme ſon rang, ſa deſtinée auprès de la nation qui nous reçoit, commandent le reſpect et le dévouement.

Que la reconnoiſſance ajoutte donc à l'amour que nous devons partager avec la nation pour ſes ſouverains, nous qui partageons avec elle le bonheur de leur empire.

Soyez nous auſſi toujours plus chere, religion ſainte, vous, qui nous apprenez à payer les bienfaits à force de vertus. Que notre vie parfaitement chrétienne, édifiante, que la patience, la réſignation, la piété ſincere, que nos converſations, nos mœurs, que tout dans nous annonce le vrai prêtre, et le Dieu que nous avons eu le bonheur de confeſſer. La plus horrible des ingratitudes ſeroit dans le ſcandale donné au bienfaiteur.

Plus que jamais fidèles aux loix de notre Dieu, prouvons en même tems à cette nation généreuſe, que nous ſavons auſſi reſpecter et obſerver les ſiennes. Qu'une conſtitution à laquelle l'Angleterre

doit tant d'années de profpérité, ne trouve de notre part que zèle, fidèlité et foumiffion.

Vous le favez, Meffieurs, et une nation de bienfaiteurs le doit foutout apprendre par notre conduite, tel eft le caractère de notre religion, que partout où il plait à notre Dieu, ou de nous faire naître, ou de nous tranfporter, partout elle fait faire de fes enfans les hommes de toutes les loix, de toutes les conftitutions utiles à la patrie.

Parmi ces loix, fans doute, il en étoit que le malheur des tems avoit produites, et fur lefquelles votre zèle eut pleuré; mais reconnoiffez, Meffieurs, les avantages d'une legiflation qui s'épure elle-meme fans ces violences et ces fecouffes qui renverfent les empires. Admirez la divine providence, qui préludant, en quelque forte, au bonheur qu'elle vous préparoit dans cet azyle, infpiroit à la nation Anglaife ces idées plus réelle que celle des nouvelles puiffances de notre infortunée patrie; d'une tolérance qui, à notre arrivée, nous a montré des temples publiquement ouverts à notre culte, des autels tout prets à recevoir nos vœux et la victime qu'il nous eft donné d'offrir à l'éternel en actions de grâces de fes bienfaits, et pour implorer fes miféricordes fur les hommes par qui il les difpenfe.

Ah! Meffieurs, puifqu'ils nous font ouverts, accourons dans ces temples: aux pieds de ces autels, redoublons les accens de la reconnoiffance; près de ces fanctuaires, unis à la pieufe partie de la nation

qui

qui nous y édifie par la ferveur et la conſtance de ſa foi, conjurons notre Dieu de répandre ſur la nation entiere des bénédictions égales à ſes bienfaits. Que loin d'elle il détourne ces principes ſi funeſtes aux repos des empires; qu'il envoye ſes anges tutélaires aſſurer le trône de ſes rois; qu'il préſide à ce ſénat auguſte, l'élite de ce peuple, l'interprête de ſes vœux et de ſes beſoins, l'appui de ſes droits, l'oracle de ſes devoirs. Dans ces délibérations importantes où l'éloquence et le génie diſcutent et les rapports des empires, et les grandes queſtions de la paix, de la guerre, du commerce, du fiſc, de tous les intérèts publics, que toujours il inſpire ces loix à ſanctionner par le monarque, et ces meſures à prendre pour la proſpérité de la nation.

Qu'il uniſſe d'un lien toujours plus ferme et plus étroit, les états divers dont il a fait ſa force et ſa grandeur. De toutes ces contrées réunies ſous le diadême Britannique, qu'il banniſſe à jamais la méſintelligence et l'anarchie, ce fléau des fortunes, des propriétés, de la liberté des citoyens.

Sensible à nos prières, que notre Dieu nourriſſe auprès de ces foyers qui nous ſont ſi propices, la paix et l'abondance. Que d'années en années, la roſée du ciel féconde les moiſſons d'un peuple qui ſçait les partager ſi généreuſement avec les malheureux. Que le maître des vents et des tempêtes dirige ſes vaiſſeaux, et l'enrichiſſe des tréſors de l'aurore et du couchant. Qu'il ſoit, ce peuple Anglais,

glais, qu'il ſoit pour tous les peuples, l'image du bonheur, puiſqu'il a ſçu être pour tous, le modéle de la bienfaiſance.

Ce n'eſt là, Meſſieurs, qu'une expreſſion bien foible de nos vœux pour cette nation protectrice; mais les ſentimens qui les inſpirent, ſont au moins profondément gravés dans notre cœur; ils le ſont dans toute leur force et dans toute leur étendue; ils le feront un jour dans nos annales, et l'égliſe, à côté de nos malheurs, retrouvant le nom d'un peuple entier de bienfaiteurs, ſe chargera de perpétuer pour lui tous nos vœux et toute notre reconnoiſſance.

Helas! ces ſentimens ſi doux, ſi conſolans, pourquoi ne ſont ils pas les ſeuls qui puiſſent nous occuper en ce moment? Pourquoi faut-il qu'ils ſoient mêlés ſans ceſſe à la triſte et déſolante penſée des déſaſtres qui affligent encore notre patrie; et de ceux là ſurtout qui menacent les jours de notre infortuné Monarque? Pourquoi faut-il qu'aux pleurs que font couler des âmes généreuſes, ſe mêlent chaque jour, des larmes de douleur et de déſolation ſur nos malheureux concitoyens? L'Angleterre répare les maux que nous ont fait nos perſécuteurs, et nous les pardonnons. Mais l'azyle où nous ſommes, et les décrets de ceux là même qui nous ont forcés à le chercher, ne nous ont pas fait oublier qu'ils ſont nos frères. N'oublions pas, non plus, que nous avons laiſſé dans cette infortunée patrie, des fidèles, des ouailles, dont nous étions les pères, les amis, les paſteurs. Nous le ſommes encore,

nous le sentons à cette émotion pénible et douloureuse que la pensée seule de leurs malheurs fait naître dans nos cœurs. Qu'ils soient donc aussi l'objet de nos prières; unissons les pour ces fidèles qui gémissent sur notre éloignement, qui soupirent après tous les secours religieux dont notre exil les a privés. Unissons les pour nos ennemis même, et que les vœux qu'ils font pour notre perte, soient expiés par ceux que nous faisons pour leur salut. Unissons les surtout pour ce monarque captif, digne d'un meilleur sort; que la prière *Seigneur sauvez le roi*, soit à chaque instant dans notre cœur. Qu'elle force le ciel à terminer les maux du prince sur lequel nous pleurons.

Ne vous étonnez pas, ô nation généreuse, que nous confondions ces vœux pour notre Roi, avec tous ceux que nous faisons pour le vôtre et pour son peuple; vous, qui avez tant fait pour adoucir nos maux, nous pardonneriez-vous d'oublier ceux de notre patrie? S'il nous est jamais donné de la revoir, le premier de nos soins sera de lui apprendre les sentimens que vos bienfaits inspirent, et quels droits ils vous ont donné à ses hommages.

Quelle que soit l'issue de nos révolutions; ils nous suivront partout, ces sentimens; partout nos cœurs et nos voix annonceront, avec notre admiration et notre reconnoissance, la munificence et la gloire d'nn peuple entier de bienfaiteurs.

Chargé, Messieurs, de l'expression et de la publicité de vos sentimens, j'ai senti combien j'étois

tois au deſſous de la tâche que vous m'aviez imposée, mais j'éſpère que vous me ſaurez quelque gré des efforts que j'ai faits pour remplir un devoir ſi précieux à vos cœurs et au mien.

Je ſuis, &c.

30 *Dec.* 1792.

† J. Fr. Ev. de LEON.

F I N.

